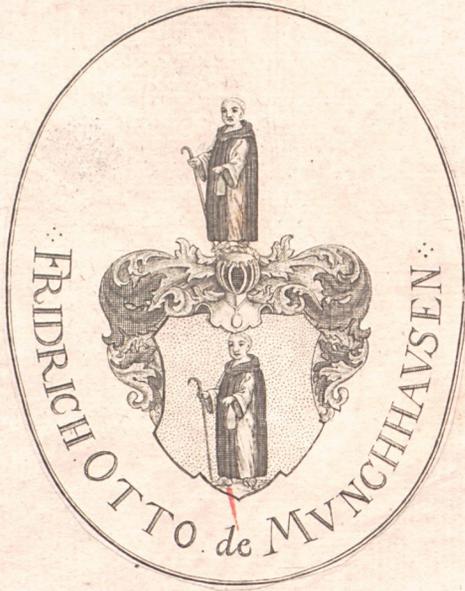


~~Ar 2~~



1601.









1
P R É C I S
D E
L'ECCLÉSIASTE,
E N V E R S,
P A R M R. D E V O L T A I R E.



A F R A N C F O R T, *en Foire,*
C h e z J. F. B A S S O M P I E R R E, Libraire à Liège.

M. DCC. LIX.



L58



AVERTISSEMENT.

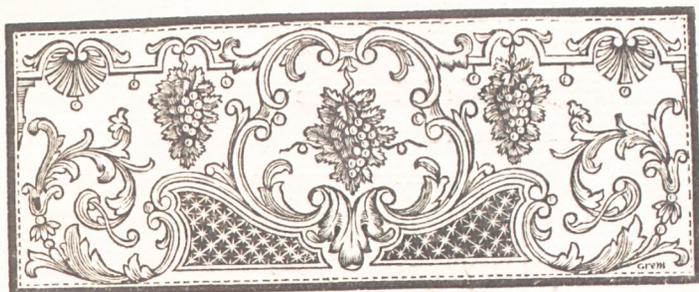
SOit que l'Ecclésiaste ait été effectivement composé par Salomon, soit qu'un autre Auteur inspiré ait fait parler ce Sage; ce Livre a toujours été regardé comme un monument précieux, & l'est d'autant plus, qu'on y trouve plus de Philosophie. Il montre le néant des choses humaines; il conseille en même-tems, l'usage raisonnable des biens que Dieu a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la Sageſſe un fantôme hideux & révoltant; c'est un cours de Morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce Livre de l'Ecriture préférable à tout autre, pour en donner un Précis en vers, & pour le présenter à la Personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'adresser.

Il n'auroit pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès. Le style oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin qui s'élève au dessus de nos idées, néglige la méthode: il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées & les mêmes expressions. Il passe rapidement d'un objet à un

autre ; il revient sur ses pas : il ne craint, ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardieffes que notre foiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le Traducteur à rassembler en un corps, les idées qui sont répandues dans ce Livre avec une sublime profusion ; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, & un ordre qui étoit inutile à l'Esprit saint ; & enfin, à prendre un vol moins hardi, convenable à un Laïque, qui donne l'abrégé d'un Livre divin.





PRÉCIS
DE
L'ECCLÉSIASTE.



Ans ma brillante jeunesse
J'ai cherché la volupté,
J'ai savouré son ivresse.
De mon bonheur dégouté,

Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité.



La grandeur & la richesse
Dans l'âge mur m'ont flatté,
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété,
Ont averti ma vieillesse
Que tout étoit vanité.



A 3

J'ai

J'ai voulu de la science
 Pénétrer l'obscurité....
 O Nature! abîme immense,
 Tu me laisses sans clarté.
 J'ai recours à l'ignorance;
 Le savoir est vanité.



De quoi m'aura servi ma suprême puissance,
 Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur;
 Brillante opinion, fantôme du bonheur,
 Dont jamais, en effet, on n'a la jouissance?



J'ai cherché ce bonheur, qui fuyoit de mes bras.
 Dans mes Palais de cédre, au bord de cent fontaines,
 Je le redemandois aux voix de mes Syrènes....
 Il n'étoit point dans moi, je ne le trouvois pas.



J'accablois mon esprit de trop de nourriture;
 A prévenir mon gout, j'épuisais tous mes soins;
 Mais mon gout s'émouffoit en fuyant la Nature:
 Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.



Je

Je me fais fait une étude
 De connoître les Mortels.
 J'ai vu leurs chagrins cruels
 Et leur vague inquiétude,
 Et la secrète habitude
 De leurs penchans criminels.



L'Artiste le plus habile
 Fut le moins récompensé;
 Le Serviteur inutile
 Etoit le plus caressé;
 Le Juste fut traversé,
 Le Méchant parut tranquille.



Tu viens de trahir l'Amour,
 Et tu ris, Beauté volage;
 Un nouvel Amant t'engage,
 T'aime & te quitte en un jour:
 Et dans l'instant qu'il t'outrage,
 On le trahit à son tour.



J'entends siffler par-tout les serpents de l'Envie;
 Je vois, par ses complots, le mérite immolé;
 L'Innocent confondu traîne une affreuse vie;
 Il s'écrie, en mourant, nul ne m'a consolé.



Le Travail, la Vertu pleurent sans récompense,
 La Calomnie insulte à leurs cris douloureux;
 Et du Riche amolli la stupide indolence
 Ne fait pas seulement s'il est des malheureux.



Il l'est pourtant lui-même : un éternel orage
 Promène de son cœur les désirs inquiets :
 Il hait son ennemi, qui le hait davantage ;
 Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.



Dans leur course vagabonde
 Les mortels sont entraînés,
 Frêles Vaisseaux que sur l'onde,
 Battent les vents mutinés ;
 Et dans l'Océan du monde,
 Au naufrage destinés.



D'espérances menfongères
 Nous vivons préoccupés ;
 Tous les malheurs de nos Pères
 Ne nous ont point détrompés :
 Nous éprouvons les misères
 Dont nos Fils seront frappés.



Rien

Rien de nouveau sur la terre;
 On verra ce qu'on a vu,
 Le droit affreux de la guerre
 Par qui tout est confondu,
 Et le vice & la vertu
 En butte aux coups du tonnerre.



Le sage & l'imprudent, & le foible & le fort,
 Tous sont précipités dans les mêmes abîmes;
 Le cœur juste & sans fiel, le cœur pétri de crimes,
 Tous sont également les vains jouets du fort.



Le même champ nourrit la brebis innocente
 Et le tygre odieux qui déchire son flanc.
 Le tombeau réunit la race bienfaisante,
 Et les brigands cruels éivrés de son sang.



En vain, par vos travaux, vous courez à la gloire;
 Vous mourrez. Tout périt, tout sentiment s'éteint:
 Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni craint;
 La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.



Que

Que la vie a peu d'appas !
Cependant on la désire.
Plus de plaisir, plus d'empire,
Dans les horreurs du trépas ;
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire.



O mortel infortuné !
Soit que ton ame jouisse
Du moment qui t'est donné,
Soit que la mort le finisse,
L'un & l'autre est un supplice ;
Il vaut mieux n'être pas né.



Le néant est préférable
A leurs funestes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens & des vrais maux,
A notre espoir lamentable
Qu'engloutissent les tombeaux.



Quel homme a jamais su, par sa propre lumière,
Si lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre ame avec nos sens se dissout toute entière,
Si nous vivons encore, ou si tout est détruit ?



Des

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence ;
Ils sont , ainsi que nous , les objets de ses soins.
Il borna leur instinct & notre intelligence ;
Ils ont les mêmes sens & les mêmes besoins.



Ils naissent comme nous , ils expirent de même :
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas ?
Que deviendra la nôtre en ce moment suprême ?
Humains , foibles Humains , vous ne le savez pas.



Cependant l'homme s'égare
Dans des travaux infensés.
Les biens dont l'Inde se pare ,
Avec fureur amassés ,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'Avare.



Ce Monarque ambitieux
Menaçoit la terre entière :
Il tombe dans sa carrière ;
Et du Géant sourcilleux ,
Ce front qui touchoit aux Cieux ,
Est caché dans la poussière.



La

La Beauté, dans son printemps,
Brille pompeuse & chérie;
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le soir livide & flétrie,
En horreur à ses Amans.



Ainsi tout se détruit, tout se corrompt, tout passe;
Mon oreille bientôt fera sourde aux concerts.
La chaleur de mon sang va se tourner en glace;
D'un nuage épais mes yeux seront couverts.



Des vins du Mont-Liban la sève nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissants dégouts.
Courbé, traînant à peine, une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.



Je ne vous verrai plus, Beauté, dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchantait mes beaux jours.
O charme de la vie! ô précieuse ivresse!
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.



Du

Du tems qui périt sans cesse,
 Saisissons donc les momens.
 Possédons avec sagesse,
 Goutons sans emportemens,
 Les biens qu'à notre jeunesse
 Donnent les Dieux indulgens.



Que les plaisirs de la table,
 Les entretiens amufans,
 Prolongent pour nous le tems,
 Et qu'une compagne aimable
 M'inspire un amour durable,
 Sans trop regner sur mes sens.



Mortel, voil  ton partage,
 Par les Destins accordé.
 Sur ces biens, sur leur usage,
 Tout ton bonheur est fondé:
 Qu'ils soient possédés du Sage,
 Sans qu'il en soit possédé.



Usez, n'abusez point; ne soyez point en proie
 Aux désirs effrénés, au tumulte, à l'erreur:
 Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie;
 Votre bruit m'importune, & le rire est trompeur.



Dieu

Dieu nous donna les biens, il veut qu'on en jouisse;
Mais n'oubliez jamais leur cause & leur Auteur;
Et lorsque vous goutez sa divine faveur,
O mortel! gardez-vous d'oublier sa justice.



Aimez les biens pour lui, ne l'aimez point pour eux;
Ne pensez qu'à ses loix, car c'est là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger sur la terre, adorez votre Maître.



N'affectez point les éclats
D'une vertu trop austère.
La sagesse atrabilaire
Nous irrite & n'instruit pas.
C'est à la vertu de plaire;
Le vice a bien moins d'appas.



Indulgent pour la foiblesse
Que vous voyez en autrui;
Qu'il trouve en vous un appui;
Que son sort vous intéresse;
Hélas! malgré la sagesse,
Vous tomberez comme lui.



Favori

Favori de la nature,
 Le climat le plus vanté,
 Par les vents, par la froidure,
 Voit son espoir avorté;
 Et la vertu la plus pure
 A ses tems d'iniquité.



Répandez vos bienfaits avec magnificence;
 Même aux moins vertueux ne les refusez pas;
 Ne vous informez pas de leur reconnoissance;
 Il est grand, il est beau de faire des ingrats.



Laissez parler les Cours & crier le vulgaire;
 Leur langue est indiscrete, & leurs yeux sont jaloux;
 De leur suffrage faux dédaignez le salaire;
 Dieu vous voit, il suffit : qu'il regne seul sur vous.



L'homme est un vil atome, un point dans l'étendue.
 Cependant, du plus haut des Palais éternels,
 Dieu sur notre néant daigne abaïsser sa vue;
 C'est lui seul qu'il faut craindre, & non pas les mortels.

F I N.

NB. *Il paroitra bientôt le Précis du Cantique des Cantiques, en vers, par le même Auteur.*



DL

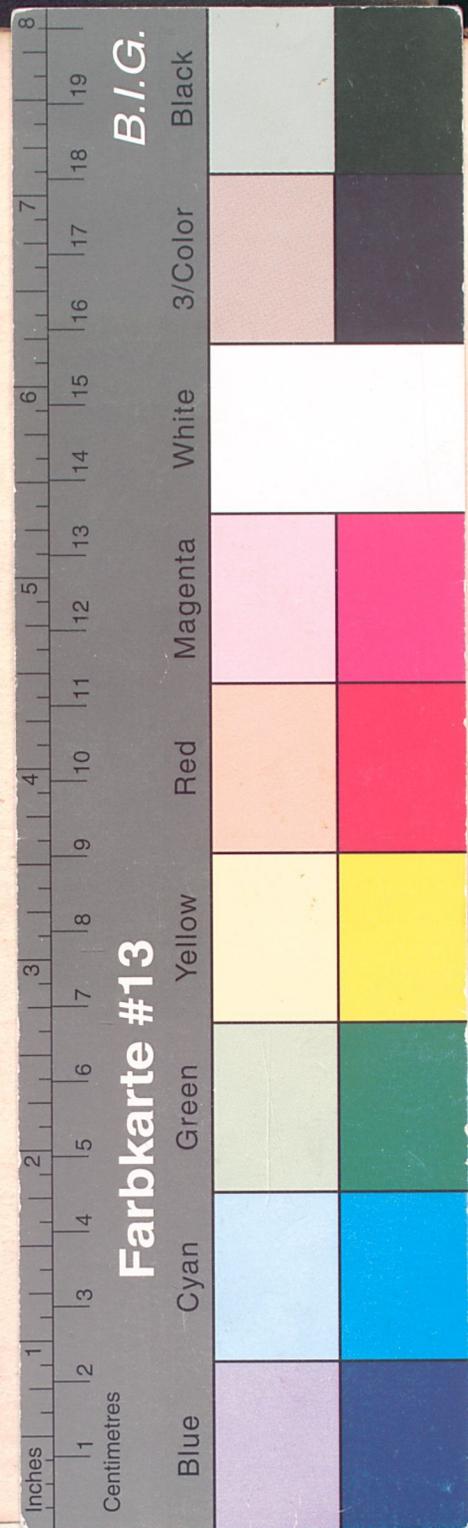
22 $\frac{6}{1,1}$

AB 22 $\frac{6}{1,1}$

X 2577077







1

PRÉCIS
DE
L'ECCLÉSIASTE,
EN VERS,
PAR MR. DE VOLTAIRE.



A FRANCFORT, *en Foire*,
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire à Liège.

M. DCC. LIX.

